

“Adolescente, je faisais des crises violentes de colère, d’angoisse, de panique”

Mots pour maux

Santé Aujourd’hui âgée de 34 ans, Marguerite a grandi en se battant contre les difficultés. Plusieurs diagnostics ont été posés: dysphasie, trouble de l’attachement et autisme.



Retrouvez la vidéo sur lalibre.be

Série

À travers “Mots pour maux”,

La Libre a choisi de donner la parole à des personnes affectées par des maladies diverses, tant physiques que mentales, courantes ou rares. Des rencontres qui ont pour objectifs de comprendre leur quotidien, leurs difficultés et espoirs, de partager leur regard sur l’existence. Une manière aussi de rappeler que nul n’est à l’abri de ces accidents de la vie. Cette série est à retrouver un lundi sur deux sur notre site.

Rencontre Laurence Dardenne

Une heure vingt. Sans montre en main, ce doit être approximativement le temps qu’il aura fallu pour enfin voir s’ouvrir le visage de Marguerite. Mieux encore, pour qu’il s’illumine, affichant alors un large et joli sourire à l’évocation de ses neveux, Igor (4 ans) et Adèle (2 ans). Jusque-là, concentrée sur ses propos livrés laborieusement, cherchant par moments ses mots, la jeune femme a raconté, dans le détail, son parcours semé d’embûches. Toutes ces étapes qu’elle a franchies, avec courage et ténacité, au niveau scolaire, notamment.

Née au milieu d’une fratrie de trois, entre un frère aîné et un cadet, Marguerite, 34 printemps, vit depuis quelques années avec sa mère, dans un élégant appartement bruxellois. “Je suis une jeune fille plutôt angoissée, une stressée de la vie comme on dit”, se confie-t-elle d’emblée, sans vraiment croiser notre regard. Avant d’enchaîner: “Je suis née le 9 septembre 1992. Maman m’a plusieurs fois dit que je dormais beaucoup et que je pleurais souvent. Mais les puéricultrices et le médecin ne voyaient rien de spécial ni d’anormal.”

Martine, sa maman, relève cependant qu’à l’âge de 3 ans, “Marguerite ne dit toujours pas un mot, mais quand je l’appelle dans la maison, elle me rejoint et semble donc bien entendre. Un bilan complet met en évidence une ‘trace d’autisme’ qui est en train de se résorber.”

Arrivée en maternelle, la petite est vue par un médecin, qui lui découvre des bouchons dans les oreilles et prescrit des gouttes. “Il y avait une chance sur un million que ça marche, et ça a été le cas”, lance Marguerite. “En moins d’un mois, elle parle et fait des phrases complètes”, ajoute sa maman. “Mais ensuite, j’ai commencé à régresser. J’ai à nouveau fait pipi au lit alors que j’étais propre. Je remarquais à quatre pattes”, enchaîne Marguerite.

Changement d’école. L’enfant entre en première primaire où “une institutrice m’a tout de suite prise sous son aile, poursuit-elle. Et j’ai fait toutes mes primaires dans cette chouette école. Les professeurs étaient très à l’écoute. Par eux, je me sentais comprise. Un peu moins par les élèves. J’ai subi des moqueries. J’étais souvent toute seule, mise à l’écart. Je sentais un décalage avec les autres enfants de ma classe”. Martine complète: “Marguerite grandit difficilement: elle reste chétive, ne mange pas, fait des colères, ne sourit pas, n’est pas affectueuse. Elle ne veut que moi. Elle se plaint souvent de maux de ventre et de tête. À l’école, elle reste isolée, et quand elle est fâchée, elle mord. Je perçois qu’elle est très angoissée.”

Des syncopes brusques et spectaculaires

Dès l’âge de 7 ans, Marguerite commence à faire régulièrement des syncopes brusques et spectaculaires. “C’était très impressionnant et fort fatigant, se souvient la Bruxelloise. J’ai d’ailleurs été hospitalisée pour ça, pendant une semaine. J’ai fait des syncopes tous les jours à l’hôpital, parfois même plusieurs fois par jour.”

Sans aborder les causes de ces malaises vagues, elle poursuit son cursus scolaire. “J’ai réussi mon CEB en

sixième primaire, avec 62%; il fallait 60%. Pour y arriver, j’ai eu des aides à domicile.” Entretemps, alors que Marguerite a 10 ans, les parents se séparent et le père quitte le domicile. “Peu de temps après, au début de l’adolescence, Marguerite se met à faire des crises violentes. Elle s’en prend le plus souvent à son petit frère qui ne peut pas se défendre”, raconte sa maman.

Inscrite en première année d’humanité dans une école au niveau scolaire réputé plutôt élevé, la jeune fille se voit vite faire comprendre poliment qu’il serait plus indiqué de revoir ses prétentions à la baisse. De technique sociale, elle passe en professionnelle. “À cette époque, j’étais très attirée par les enfants, que ce soit dans la rue, les enfants de mes cousins et cousines, tout ça. Je me suis dit: pourquoi pas essayer des études pour devenir puéricultrice. Et je me suis lancée.”

À la question de comprendre son intérêt pour les enfants, Marguerite répond assez naturellement: “Je me disais que les enfants sont purs, ils ne me jugent pas. Et puis, ils donnent tellement d’amour en retour. J’étais convaincue qu’avec les enfants, ça allait bien marcher.”

Tout n’est cependant pas aussi simple, et les stages s’avèrent être un premier obstacle. “L’épreuve du jugement par des adultes la paralysa, commente Martine. Quand elle doit se rendre aux stages, elle a des maux de ventre, elle vomit, elle se rend malade, elle reste dans son lit.”

Des diagnostics de dysphasie et d’autisme

Cette période est aussi le moment où la jeune fille est diagnostiquée dysphasique. “J’avais des difficultés à trouver les mots, à m’exprimer, des trous noirs parfois... comme vous voyez”, nous dit-elle comme pour expliquer ses difficultés à mener notre entretien. Dans la foulée, l’adolescente se retrouve dans un institut pour enfants malentendants ou sourds et enfants souffrant de troubles dys. Faute d’autre chose, “j’ai choisi une option ‘travail de bureau’. Ce n’était pas facile mais je me suis accrochée. J’étais à l’internat et j’ai réussi avec brio ces trois années. C’était chouette. J’en garde vraiment un bon souvenir.”

Entretemps, sa maman se met en tête de créer une ASBL, en l’occurrence une maison pour jeunes adultes porteurs d’un léger handicap: “L’idée de My Wish – c’est moi qui ai donné le nom – était une coloc pas comme les autres, très inclusive pour héberger des personnes comme moi qui ont le même type de difficultés et qui, après leur cursus, n’ont pas vraiment d’endroit où aller”, lâche Marguerite qui, après deux diagnostics négatifs pour l’autisme – un dans l’enfance et l’autre à l’adolescence –, demandera de refaire un troisième dépistage à l’âge de 32 ans, lequel s’est révélé positif.

“Chez moi, l’autisme se manifeste surtout dans mes relations, amicales ou autres, les interactions sociales qui restent très difficiles. J’ai toujours eu des problèmes à avoir des relations chouettes et surtout durables avec les autres. Les tâches au quotidien sont également compliquées; ça touche à mon autonomie. Je me suis toujours sentie différente, mais pas une petite différence... Et puis, j’ai beaucoup, beaucoup d’appréhension pour les nouvelles choses, pour les inconnues, toutes les inconnues de la vie.”